

Kobi le meunier : nouvelle bernoise : suite

Autor(en): **Tissot, V.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 50

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179981>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Réponse à la question d'histoire nationale.

C'est au commencement du 18^e siècle qu'a eu lieu dans notre pays le changement de calendrier ou le passage de l'ancien style au nouveau style.

On sait que le changement du calendrier a été rendu nécessaire parce que l'on avait admis, pendant longtemps, une année un peu trop longue, l'année julienne. Il en résulta que, dans le 16^e siècle, l'équinoxe du printemps arrivait vers le 10 mars et toutes les dates de l'année se trouvaient ainsi en avance sur le cours invariable des saisons.

Le pape Grégoire XIII, aidé du savant Calabrais Lilio, proclama la correction de l'ancien calendrier vers la fin du 16^e siècle. Il ordonna que dorénavant les années de fin de siècle ne fussent plus bissextiles, excepté celles qui appartiennent à des nombres séculaires divisibles par 4 (1600, 2000, etc.), et afin de réparer l'erreur du calendrier julien (erreur qui était de 10 jours depuis le concile de Nicée en 325), il décida que le lendemain du 4 octobre 1582 se compterait le 15 octobre.

L'Italie se conforma en tout point à la bulle papale. En France, le lendemain du 9 octobre fut nommé le 20. Dans l'Allemagne catholique, la transformation se fit en 1584. Les nations protestantes ne voulurent pas avoir l'air de céder à une invitation papale; pendant plus d'un siècle, elles conservèrent l'ancien calendrier et il se produisit ainsi une déplorable confusion de dates en Europe. Cependant, des hommes éclairés poussaient partout à la transformation. Grâce aux efforts de Leibnitz, l'Allemagne protestante accepta le nouveau calendrier en 1700: le lendemain du 19 février fut daté 1^{er} mars.

Le gouvernement de Berne fut probablement entraîné par l'exemple de l'Allemagne et il décida que la transformation du calendrier aurait lieu dans ses états au commencement de l'année 1701. En date du 22 octobre 1700, il publia un « mandat concernant la correction du calendrier, » lequel fut lu en chaire afin que la population fût prévenue. LL. EE. exposaient que « les louables cantons ayant fait examiner cette affaire par des hommes experts et savaux de l'un et l'autre ordre, tant ecclésiastiques que politiques, on avait reconnu que par ce changement il n'y avait à craindre qu'il pût arriver aucun préjudice ni dans les affaires ecclésiastiques, ni civiles, etc. »

Le mandat terminait en ordonnant que « après l'année 1700, qui doit finir au 31 décembre, on commencera l'année de 1701 le 12 janvier. »

Il n'y a donc eu, dans notre pays, aucun intervalle entre le 31 décembre 1700 et le 12 janvier 1701; les onze premières dates de l'année 1701 n'ont pas existé, et l'on peut ainsi dire, avec certitude, que « entre le 31 décembre 1700 et le 12 janvier 1701, il n'est survenu aucun décès dans toute l'étendue du Pays de Vaud. »

L'Académie des sciences de Paris avait invité le préfet de la Haute-Savoie à ouvrir une enquête relativement au goître dans le département qu'il administre. Ce rapport a été déposé dans la séance

du 30 novembre dernier, et comme il renferme des faits assez curieux, nous croyons devoir en donner un résumé :

« Le goître est généralement répandu dans la Haute-Savoie; il peut être attribué à une triple cause : l'ivrognerie des habitants, l'insalubrité des villages, et ce fait que le goître a été considéré jusqu'ici comme un vice redhibitoire dans la formation du contingent militaire. La seconde de ces causes surtout, et dans une certaine mesure la première, peuvent expliquer l'état endémique du goître en Valais, mais la troisième ne peut évidemment être revendiquée que par un pays où règne le régime de la conscription et où l'état des fortunes ne permet pas de pratiquer le rachat. Aussi qu'arrive-t-il dans le département de la Haute-Savoie, au dire de M. le préfet? C'est que les parents ne soumettent qu'avec répugnance leurs enfants à un traitement qui, tout en les déharrassant du goître, leur donnerait un brevet d'aptitude au service militaire et les rendrait propres à porter le flambeau de la civilisation, baïonnette à la main, aux quatre coins du monde. Ces braves gens ont le sentiment patriotique assez peu développé pour préférer des enfants goitreux, ayant bras et jambes, à de beaux garçons, couverts de chevrons..... et de blessures.

Les médecins ont adopté contre le goître un régime qui consiste dans l'emploi de pastilles iodurées et d'une décoction de feuilles de noyer. Ces pastilles leur sont délivrées à l'école. Sur 5,000 enfants soumis à ce traitement, 2,000 ont été complètement guéris, 2,000 ont éprouvé une incontestable amélioration, tandis que les 1,000 autres n'ont fourni aucun résultat sensible. Malgré ce succès, le traitement a dû être abandonné, vis-à-vis de la mauvaise volonté des parents.

Le nombre des jeunes gens exemptés du service militaire pour cause de goître s'élève, dans le département de la Haute-Savoie, à 7 p. 100 du nombre des conscrits. Le gouvernement français va probablement supprimer ce motif d'exemption. De cette façon, tout en encourageant les parents à faire soigner les enfants, il espère que le changement d'air amènera chez la plupart des conscrits goitreux une guérison plus ou moins complète. S. C.

Kobi le meunier.

NOUVELLE BERNOISE.

(Imité de l'allemand.)

Le jour suivant Kobi tint sa promesse : il arriva monté sur un superbe brunet, à l'allure vigoureuse et dégagée. Babet, qui avait peu dormi, l'attendait derrière les petits rideaux rouges de la fenêtre et le regardait venir les yeux écarquillés. La moitié du village était sur pied, car le maître d'école, suivant mes instructions, avait pris ses mesures pour que la nouvelle, que le propriétaire de la Milchrüti devait recevoir la visite de son futur gendre, le lundi soir, courut tout le vallon. On était curieux de connaître le fiancé, et quand on aperçut Kobi courant à toutes brides, l'étonnement fut général, car le jeune meunier passait pour avoir l'habitude d'éviter les filles plutôt que de les rechercher. Quand il franchit le seuil de la cour, tout le monde se mit à agiter chapeaux, casquettes et bonnets en faisant un bruit du diable. L'air était rempli de cris, on n'entendait que des bravos. J'attendais le jeune homme devant la porte, je le reçus à bras ouverts, et ordon-

nai très haut au domestique de conduire la monture de Kobi à l'écurie et de ne pas lui ménager l'avoine. C'est alors que les cris recommencèrent de plus belle, nous pouvions à peine nous entendre. Arrivé dans la chambre où il n'y avait personne, je dis à Kobi que s'il avait à m'entretenir de choses confidentielles, j'étais prêt à l'écouter. Il rougit, et avec un certain embarras, il m'exprima en termes très positifs son envie de me demander ma fille en mariage. Je lui déclarai sur le champ et sans façon qu'il me convenait à merveille comme gendre, et que si Babet l'acceptait pour mari, je lui donnerais de grand cœur mon consentement et ma bénédiction. Après avoir ainsi répondu, j'ouvris la chambrette où Babet l'attendait et le conduisis auprès d'elle; puis j'annonçai à ma fille ce qu'elle savait déjà, c'est-à-dire que Kobi venait pour demander sa main, et que si elle la lui accordait, j'en serais fort content. Babet devint rouge comme une fraise, et, baissant le tête, elle répondit par un oui timide.

Kobi, avant son départ, reçut dans la cour, au milieu de la foule, le baiser des fiançailles qu'on rend trois fois; cette cérémonie achevée, il s'élança sur son brunet, qui, tout joyeux de la copieuse provende qu'on lui avait donnée, partit au galop, accompagné des acclamations des spectateurs. Babet, rayonnante, agitait son mouchoir, et ne quitta pas son amant du regard avant qu'il eût disparu dans la forêt. Dès qu'elle fut rentrée elle prit mes grosses mains dans les siennes, versa des larmes de joie et me remercia en m'assurant que je l'avais rendue, par ma sollicitude paternelle, la femme la plus heureuse de la terre....

Cependant il n'y a pas de ciel sans nuages. Lorsque Kobi revint, j'entamai la question de savoir où les deux époux s'établiraient, et je déclarai que j'avais droit d'espérer qu'ils choisiraient Milchrüti. Mais à peine eus-je exprimé ce vœu, les yeux du jeune homme étincelèrent, et il me répondit d'un voix ferme et décidée: Je l'avoue, ce que j'ai de plus cher au monde c'est ma Babet, cependant, pour elle, je ne pourrai jamais consentir à abandonner mes parents qui sont déjà âgés et qui ne peuvent plus guère s'occuper de leur commerce. Il me semble qu'à la Milchrüti, Babet n'est pas aussi indispensable que moi au moulin où, depuis quatre ans, je commande seul et dirige tout. Mon père d'ailleurs ne consentirait de sa vie à céder à des étrangers la propriété qui, depuis un temps immémorial, appartient à la famille.

— Mais si j'ai les mêmes pensées que vous vis à vis de ma ferme? m'écriai-je en faisant semblant de m'enflammer, tandis que mon cœur battait de plaisir de me trouver en face d'un aussi honnête jeune homme, qui sentait si profondément et remplissait si scrupuleusement les devoirs d'un bon fils.

— En ce cas, — dussé-je vivre malheureux le reste de mes jours, — il faut que je quitte à l'instant même cette maison où je croyais avoir rencontré le bonheur.

Babet avait écouté cette conversation avec une vive émotion; la contraction de ses traits montrait qu'elle était en proie à une violente lutte intérieure; enfin elle redevint maîtresse de son calme et dit tranquillement:

— J'aime Kobi comme ma vie et je sens que mon cœur se brisera s'il me quitte, mais les sentiments que Kobi a pour ses parents, je les éprouve aussi envers vous, mon père, et je préfère mourir de douleur ici plutôt que d'aller au moulin, et d'y être nuit et jour tourmentée de remords.

Je ne sais où je puisais la force de mettre à une plus longue épreuve ce jeune homme plein d'une si grande noblesse d'âme; mais je le fis, bien que ma résolution fût depuis longtemps arrêtée. Je hausai les épaules et déclarai que je regrettais beaucoup ce gendre qui me convenait sous tous les rapports, le priant de ne pas trouver mauvais que j'eusse à l'égard de ma ferme les idées que ses parents avaient à l'égard de leur moulin.

Le jeune homme pâlit, il se leva et ses mains qui tenaient la table la serrèrent à la faire craquer. Cependant, recouvrant son sangfroid: C'est votre dernier mot? me demanda-t-il. J'inclinai la tête affirmativement.

— Eh bien! s'écria-t-il, Dieu m'est témoin que je suis forcé de renoncer à votre fille. Adieu, Hans; adieu, Babet; puisse le ciel te rendre aussi heureuse que tu le mérites!

Il déposa encore un baiser sur le front de ma fille, et par-

tit. Je le laissai aller; mais il n'eut pas franchi la barrière de la cour, que Babet tomba évanouie en soupirant: « Kobi! Kobi! » Je déployai tant de soins que je réussis à la rappeler bientôt à elle; je la consolai de mon mieux, j'esuyai ses larmes, l'assurant que Kobi n'était pas perdu, qu'il nous appartenait encore et plus que jamais.

Celui-ci cependant ne se montrait pas, ni ne donnait de ses nouvelles. J'appris par le maître d'école qu'il était devenu triste et sombre, et qu'il fuyait la société autant que son commerce et son état le lui permettaient. J'attendis une semaine, et je donnai rendez-vous au père de Kobi dans une auberge isolée, à moitié chemin de la Milchrüti à la ville.

Nous nous entendîmes sur différentes choses dont je n'ai pas à parler ici. C'était un dimanche du mois de mai, les oiseaux saluaient autour de nous les fleurs qui leur envoyaient des parfums, et nos cœurs débordaient de joie paternelle en fixant le bien être et l'avenir de nos chers enfants.

L'affaire avait été traitée en secret, et avant d'en dire mot à ma fille et à Kobi, je voulus encore soumettre celui-ci à une dernière épreuve. Je m'en fais moi-même des reproches à l'heure qu'il est, j'aurais dû prendre garde à ces paroles du Pater: « ne nous induis pas en tentation. » Mais j'étais méfiant, car j'avais été fréquemment trompé depuis mon long veuvage. Obligé de me fier à des personnes étrangères, j'étais sans cesse pillé et rançonné, et je me comparais à une pauvre brebis prise entre deux buissons d'épines qui lui arrachent la laine lambeau après lambeau. Comme il était réservé à mon futur beau-fils de faire le bonheur ou le malheur de mes vieux jours, il m'importait de connaître à fond et de pénétrer jusque dans les replis les plus cachés de son cœur. J'envoyai secrètement le maître d'école chez Kobi pour conseiller au jeune homme de contracter quand même le mariage aux conditions posées; de prendre possession de la ferme, comme de sa propriété, et de la vendre bientôt après, quand je ne pourrais plus m'y opposer de droit, afin d'être libre de retourner au moulin. Le régent fut fort mal reçu, Kobi le mit poliment à la porte et lui conseilla de ne pas revenir. Oh! que mon cœur bondit joyeusement en apprenant cette belle conduite. J'aurais voulu courir chez Kobi et le presser dans mes bras avec effusion.

Cependant arriva le jour que nous avions fixé, le vieux meunier et moi, de concert avec le pasteur. C'était un lundi. Je fis monter Babet sur mon char, et nous partîmes pour Schachenwyl, où je m'arrêtai au Lion. Dès que le cheval fut entré à l'écurie, je dis à Babet que j'étais en marché pour du grain avec le pasteur et qu'elle pouvait me suivre à la cure. Le pasteur, homme affable que je connais depuis longtemps, m'attira aussitôt à l'écart, et nous laissâmes, ainsi que nous en étions convenus, sa femme et sa demoiselle s'emparer de ma fille et la conduire promener. Le maître d'école attendait déjà dans le cabinet d'étude où m'introduisit le pasteur; et un moment après on frappa à la porte: Kobi, ce cher Kobi entra! En me voyant, sa surprise fut extrême: il regardait tantôt le pasteur, tantôt moi, et lorsque il aperçut le régent dans un coin, il détourna vivement la tête et demanda sèche-ment ce qu'on voulait de lui.

— Kobi, dit le pasteur, je t'ai appelé devant moi pour que tu répondes à l'accusation que porte contre toi le propriétaire de la Milchrüti, ici présent. Il prétend — et le maître d'école de Schachenwyl est prêt à le confirmer par serment, — que tu as promis le mariage à sa fille, mais que, depuis, tu l'as méchamment abandonnée. Qu'as-tu à dire pour ta défense?

Le jeune homme surpris ouvrit de gros yeux et ne sut que répondre. Il se grattait l'oreille et toussait. Je jouissais de son embarras. Mais tout d'un coup, comme si le sourire qui effleurait mes lèvres lui eût rendu l'assurance, il se redressa avec dignité et raconta simplement ce qui s'était passé. Toutefois il ménagea le maître d'école, ce qui me causa un vrai plaisir; il se contenta de donner à entendre qu'un pareil témoin n'aurait pas été nécessaire, et que, pour des raisons à lui connues, il eût mieux aimé ne pas le rencontrer avec nous. Il finit par ces mots: « En renonçant à Babet, j'ai renoncé aux félicités de la vie; mais du moins je reste fidèle à ce commandement de Dieu qui m'ordonne d'aimer et d'honorer mes parents avant tout; ce sont eux qui m'ont donné

le jour, qui m'ont entouré de leurs soins affectueux, et sans leur bénédiction, je ne conçois pas de bonheur possible. Si celui qui lit dans les cœurs sait ce que je souffre, il sait aussi que je préfère la mort à l'oubli de mes devoirs.» Que Kobi était beau en parlant ainsi ! Il me semble encore le voir. Je n'y tins plus : des larmes brûlantes inondèrent mes joues, je courus à lui, je lui pris les deux mains, je les serrai avec émotion, et les seules paroles que je pus lui dire furent : « Sois mon fils ! Sois mon fils ! » Puis, tirant un papier de ma poche, je le lui remis.

C'était la copie d'une promesse de vente de la Milchrüti au fils cadet du fermier de la Schwendi. Kobi lut et relut ; mais les lettres dansaient devant ses yeux tout humides de pleurs, et, laissant tomber le papier : « Mon père, s'écria-t-il, si jamais j'oublie ceci, je veux que le Ciel me refuse sa grâce à ma dernière heure. » Il ne put continuer, les sanglots étouffaient sa voix.

Le pasteur et le maître d'école essayèrent d'essuyer ses larmes, et moi je lui jurais mes grands dieux que tout ce que j'avais fait était simplement pour le mettre à l'épreuve ; je lui expliquai la conduite du régent qui obéissait à mes ordres, et bientôt la réconciliation fut complète. Le pasteur nous invita à descendre à la cour ; de là nous nous dirigeâmes vers l'église dont la porte était ouverte. Il paraît que le sacristain y est, dit le pasteur ; l'église a été restaurée et l'orgue réparée. Il entra le premier, nous le suivîmes. A peine fûmes-nous dans la nef, que les orgues commencèrent à élever leur puissante voix. Nous nous arrêtâmes surpris et chacun de nous écouta avec recueillement. Nous n'étions pas seuls dans l'église : aux premiers bancs Babet était à côté de la femme du pasteur, et tout proche de celle-ci se tenait la vieille meunière, la vénérable mère de Kobi. Appuyé contre un pillier, le meunier écoutait aussi, la figure épanouie. Kobi était derrière moi, j'entendais battre son cœur. Je me tournai vers lui ; se penchant à mon oreille, il me demanda d'un accent ému : « Pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que cela signifie, beau-père ? »

— Rien qu'un mariage, répondis-je brièvement, et je m'avançaï plus loin.

Babet, au bruit de mes pas, détacha ses regards de l'orgue, et m'envoya un léger salut ; mais apercevant tout à coup celui qui me suivait, elle ne put retenir un cri. Je m'approchai ; et, comme ses yeux étaient par hasard tombés sur le bouquet de myrthe que tenait la fille du pasteur : Jésus ! qu'est-ce que c'est ça ? murmura-t-elle en m'interrogeant du regard.

— Rien qu'un mariage, fut encore ma réponse.

Le pasteur, qui avait disparu, sortait en ce moment de la sacristie, vêtu de noir des pieds à la tête, et portant la large fraise autour du cou. Il monta les degrés qui conduisent au chœur, fit une courte allocution, puis pria le jeune couple de s'approcher et de venir se placer devant lui. Dans leur confusion, les fiancés ne bougèrent pas, et le pasteur dut renouveler son invitation. Kobi saisit alors la main tremblante de l'épouse et alla s'agenouiller aux pieds du pasteur qui les attendait, son rituel ouvert. Il leur donna sa bénédiction après qu'ils eurent prononcé les paroles sacramentelles ; et, tout étourdis de bonheur, aux mélodieux accords de l'orgue, Kobi et Babet sortirent de l'église pour ne plus se quitter. J'avais secrètement commandé le dîner à l'auberge du Lion. Durant le repas les jeunes mariés semblaient être encore sous l'empire d'un rêve délicieux, ils ne pouvaient croire à la réalité et se regardaient muettement. Ce ne fut que dans le chemin solitaire qui mène au moulin, que leur timidité fondit comme la neige aux premiers rayons du printemps, et qu'ils s'abandonnèrent à une douce et intime causerie....

Depuis ce jour, l'un des plus beaux de ma vie, deux années se sont écoulées, mais l'amour qui unit Kobi et Babet est resté le même, s'il n'est pas devenu plus ardent à la suite de la naissance d'un petit ange qui transforme le moulin en paradis. Aussi, je n'ai jamais regretté la Milchrüti ; la maison de mon beau-fils n'est pas seulement pour moi un second foyer, mais un lieu qui me donne comme un avant-goût des jouissances du ciel.

Une larme humecta les yeux du vieillard : celui qui l'avait écouté, visiblement ému, dirigea ses regards sur le moulin que l'arrivée de la nuit avait endormi au sein de la vallée et

son âme comprit la sainte paix qui l'enveloppait. « Là se trouve le vrai bonheur, dit-il, où la soif des biens terrestres n'est pas l'unique préoccupation de l'homme. Les richesses sont la source de nos souffrances les plus sensibles et les plus cruelles. L'avare qui contemple son or, l'ambitieux qu'égaré la poursuite des honneurs et de la gloire, le pauvre que tourmente l'envie et le prolétaire qui médite la révolte : tous méconnaissent ce qui rend l'homme heureux ici-bas. Si vous aviez attaché à votre ferme plus de prix qu'au mérite de votre grendre, et sacrifié à votre orgueil de propriétaire, vous seriez encore, il est vrai, entouré de vos champs, de vos prairies, de vos pâturages et de vos forêts, mais les soirs comme celui-ci vous seriez bien triste, car de poignants regrets agiteraient votre cœur. »

L'ami de Hans se tut, et tous deux suivirent la pente de leurs rêveries. Ils furent brusquement rappelés à la réalité par la voix claire et pure du garçon meunier qui chantait une vieille chanson.

En ce moment la lune se leva et répandit sur les champs de la vallée ses larges nappes d'argent. Kobi et Babet étaient encore assis sur le banc de pierre, à l'ombre du prunier ; Hans les montra à son compagnon par un geste plein d'une muette éloquence ; puis, prenant son ami par le bras, il l'entraîna vers le moulin.

V. TISSOT.

Dialogue conjugal au bord de l'eau.

— Mon ami, ne monte pas dans cette barque. Tu vas t'exposer.

— Non, ma chérie.

— Ah ! grand Dieu ! que je suis malheureuse ! Si tu allais te noyer ? tu es si maladroit !

— Laisse donc, on me connaît.

— Eh bien, laisse-moi au moins ta montre et ta chaîne.

Un jeune homme dont l'instruction avait été négligée, est remis entre les mains d'un professeur, qui se charge de le dégrasser.

— Nous verrons, dit le professeur, l'histoire ancienne qui embrasse les premiers temps de l'humanité ; l'histoire du moyen-âge, l'histoire moderne qui touche à notre époque.

— Et, interrompit l'élève, l'histoire naturelle, à quelle époque a-t-elle eu lieu ?

Deux élégantes s'affligeaient entr'elles de l'excès du décolletage si fort à la mode aujourd'hui.

— Que deviendrons-nous cet hiver ? On exige trop. Où cela s'arrêtera-t-il ? disait l'une.

— Ma foi, répond l'autre, j'en ai pris mon parti, ça s'arrêtera où l'on voudra !

M. V. se promenait l'autre jour avec un ami sur le Grand-Pont.

— Tiens, s'écria-t-il, regarde donc X. Il y a bien longtemps que je ne l'avais vu.

— C'est impossible, répond l'ami ; il est mort.

— C'est juste ; si c'était lui il serait en deuil.

Réfléchis bien à ce que tu fais, disait une vieille fille à sa bonne, dont elle était mécontente ; tu oublies qu'en compensation aux mauvais moments que je te fais passer, je t'assure une rente à ma mort.

— Je ne l'ai point oubliée, dit la bonne ; mais si encore on pouvait savoir quand cela arrivera, on prendrait courage.

L. MONNET. — S. CUENOD